

Le Mouvement pan-nègre

Pierre Daye - Le Flambeau, Mai août 1921, pp 360 à 375

La civilisation européenne étend sur le monde entier sa prééminence morale et sa supériorité matérielle. Cependant, on peut penser que " la domination d'une race privilégiée aura pour limite la période d'assimilation et d'adaptation de ses découvertes par les peuples étrangers. Il serait vain de croire que la suprématie de la race blanche pourra se maintenir intacte — dans le domaine de la puissance matérielle tout au moins — quand les hommes des autres parties du monde auront appris, grâce à nos procédés, à connaître et à coordonner leurs propres forces. Déjà nous sentons nos contrées riches de passé trembler sous les pieds du Barbare.

On n'oublie pas l'exemple japonais. Demain, peut-être, la Chine, après avoir profité à son tour des progrès réalisés par l'Europe, remplira celle-ci de crainte.

Plus tard, sans doute, les immenses peuplades de l'Afrique, enfin sorties de leur longue sauvagerie, se dresseront en émules — ou en ennemies — des peuples fatigués de notre continent.

La guerre a hâté l'avènement de l'époque nouvelle où les races, devenues rivales en puissance, chercheront à se ravir mutuellement la souveraineté du globe.

Pour ne parler que de la race noire, la plus arriérée de toutes, des indices singuliers nous révèlent un mouvement qui ne devrait pas être sans inquiéter les défenseurs traditionnels de la civilisation gréco-latine.

Est-ce à dire qu'il faille maintenir les nègres dans leur barbarie, par crainte de ce qu'ils pourraient nous faire subir le jour où nous les aurions éclairés? Non pas.

Mais il faut, en leur apportant notre culture, veiller à ce qu'ils n'en prennent point les moyens sans l'esprit et il faut examiner froidement le danger que leur rivalité — ou, au sens numérique, leur supériorité — nous susciteraient, si nous étions imprévoyants et trop uniquement idéalistes. Certes, il est sacré, le droit cher à M. Wilson et à M. Lloyd George, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais encore faut-il que les peuples à qui nous donnerons conscience de ce droit ne commencent pas, dès qu'ils en useront, par vouloir nous priver de notre propre liberté d'action...

Nous sommes personnellement fort partisans des généreuses idées de collaboration des races. Nous estimons, en particulier, que le plus sûr moyen de développer notre Congo est d'introduire de large façon le concours des noirs dans les services publics, de gouverner par l'intermédiaire des chefs indigènes et, pour ces fins, de développer l'instruction. Nous croyons savoir que ces théories sont celles du Ministre des Colonies, M. Franck, depuis son retour d'Afrique. Mais cela ne doit point nous faire négliger les manifestations insinuantes et insolites du mouvement pan-nègre.

Au demeurant, ce mouvement n'émane pas tant de l'Afrique elle-même, de l'Afrique barbare encore et mystérieuse, que d'initiatives extérieures. Ces initiatives, que le courant des idées humanitaristes actuelles ne fait que développer, ont des racines assez anciennes. C'est dans les contrées anglo-saxonnes que nous devons — je pense — en chercher l'origine, de même que c'est dans ces pays que nous allons découvrir leur développement d'aujourd'hui.

La race noire a fourni, depuis des siècles, des esclaves à l'humanité, sans que, parmi la grande foule des nègres, se dressât l'apôtre ou le chef qui pût exiger la libération. Nul Spartacus à la peau de bronze n'a surgi jusqu'ici. Il y eut, cependant, de-ci de-là, des révoltes et des insurrections; l'on n'a pas perdu la mémoire de certains noms, tel celui de cet insurgé nègre

chanté par Lamartine, Toussaint Louverture, qui, de 1796 à 1802, dirigea la rébellion de Saint-Domingue et qui, s'adressant à Napoléon, lui écrivait : « Le premier des noirs au premier des blancs ». En Afrique même, et jusque dans notre Congo, on évoque encore le souvenir de puissants rois indigènes qui se dressèrent dans l'insoumission.

En Amérique, on vit, avant la libération des esclaves, quelques-uns des leurs essayer de créer un vaste mouvement de révolution raciale ; cependant la guerre de Sécession, qui, de 1860 à 1865, eut pour cause même l'esclavage et qui amena sa suppression, fut dirigée uniquement par des blancs. Depuis lors, dans le grandissant mouvement d'émancipation nègre qui se dessine aux Etats-Unis, ce sont des Yankees à teint clair qui sont les promoteurs de l'Idée. Un noir influent, comme ce Marcus Garvey dont nous parlerons plus loin, n'a fait que reprendre des théories élaborées par ses anciens maîtres.

* * *

Telle est une des caractéristiques les plus frappantes de ce mouvement: c'est qu'il se révèle bien plus comme la conception de gens d'une autre race, qui s'efforcent de mettre en action les nègres, que comme une initiative des intéressés eux-mêmes. Ces derniers, s'ils jouent parfois un rôle, ne le font qu'en sous-ordres.

Un certain esprit anglo-saxon, fait de l'idéalisme humanitaire des protestants et du farouche amour de la liberté des Américains, est le principe générateur du pan-négrisme.

La fondation de Sierra-Leone, en 1787, par les Anglais, fut une des premières manifestations de ce sentiment. On sait qu'en 1772 Lord Mansfield avait fait décréter que tout esclave qui toucherait le sol de l'Angleterre deviendrait libre. D'autre part, après la révolution américaine, l'armée britannique avait libéré une partie des soldats noirs qui avaient appartenu à son armée d'occupation. Ces nègres libres menaient une existence précaire.

C'est la raison pour laquelle, en 1787, environ quatre cents d'entre eux furent envoyés dans un district de Sierra-Leone, racheté au souverain indigène dans cette intention. Cinq ans après, douze cents nègres, qui s'étaient échappés des Etats-Unis au Canada, furent également renvoyés sur la côte d'Afrique. Cependant Sierra-Leone, de nos jours encore, est une colonie britannique où il m'a semblé, pour y être passé, que les indigènes ne sont ni plus ni moins libres que dans les autres colonies...

En 1783, cette généreuse pensée d'accorder des terres en pleine propriété à des nègres avait déjà été proposée sans grand succès. L'American Colonisation Society, qui se dévoua à la cause, ne fut créée qu'en 1816 et c'est seulement en 1822, après des traités avec les princes indigènes, que cette entreprise de colonisation atteignit quelque développement. Il existe ainsi, maintenant encore, sur la côte de Guinée, une vraie république noire, celle de Libéria, qui fêtera bientôt le centenaire de son indépendance. Ce libre pays a néanmoins senti, à certains moments, que des menaces se dressaient à ses frontières et c'est pourquoi son gouvernement fut porté à solliciter l'appui des Etats-Unis, dont on répète qu'ils veulent « rendre l'Afrique aux Africains ». Le président Taft envoya, en 1909, une commission spéciale en Libéria, et, en 1918, les Américains consentirent encore à cette république un emprunt de cinq millions de dollars.

D'autre part, nous n'oublions pas que déjà il se produisit, dans les différentes contrées où des communautés nègres trouvent trop lourde la suzeraineté des blancs, des conflits et des soulèvements; ceux-ci, d'ailleurs, ne furent jamais couronnés par un succès définitif. Aux Etats-Unis, où vivent de dix à douze millions de nègres ou négroïdes, certains hommes de couleur, enflammés par les démocratiques idées d'égalité que leur développent sans trop de discernement des pasteurs illuminés, ont provoqué à maintes reprises des insurrections: je me souviens d'avoir été témoin de sanglantes émeutes à Chicago et à Washington, vers le début de 1919. Le principal

organisme qui, là-bas, s'attache à créer un sentiment racial entre les noirs d'Amérique et ceux d'Afrique est l'Universal Negro Improvement Association.

Dans l'Afrique du Sud, nous savons qu'il existe des groupements similaires et, en octobre 1920, on eut à déplorer, au cours d'émeutes à Port-Elizabeth, la mort ou les blessures de nombreux habitants. Dans le Sud-Ouest-Allemand, en 1903, un nègre converti appartenant à la Rhenish Missionary Society, Henry Witbooi, profita d'un soulèvement pour proclamer que le temps était venu pour son peuple de se libérer du contrôle des hommes blancs. Au Congo belge même, il se produisit des révoltes, d'un caractère plus spontané d'ailleurs, dont on n'a pas perdu le tragique souvenir. Et dans les colonies françaises d'Afrique, au Sénégal notamment, on eut, vers la fin de la guerre, à réprimer de véritables troubles insurrectionnels.

Ainsi, dans toute l'étendue du vaste continent noir, se révèlent, de sanglante façon, de nouvelles idées d'indépendance et des manifestations, chaque jour plus accentuées, de xénophobie.

* * *

Le nègre, en prenant conscience de sa qualité humaine, en saisissant plus ou moins ces notions d'égalité dont notre sentimentalisme imprègne toute notre action, commence à comprendre qu'il serait peut-être possible pour lui de se libérer du joug européen. Un serviteur noir me confessait une fois, au Congo, qu'il était très désireux de conserver les rudiments de progrès matériel, c'est-à-dire de confort, que nous avions apportés dans son pays, mais qu'à part cela il n'était pas loin de partager l'avis de ses frères de race qui espéraient voir le gai matin où « l'on flanquerait tous les blancs dans le fleuve et dans la mer ».

La guerre, je le répète, n'a fait que fortifier ces idées. Et de doux idéalistes américains les ont bénévolement encouragées. J'ai sous les yeux un intéressant petit livre aru en 1918, à New-York, sous ce titre: *Africa and the War*. Dans la préface, l'auteur, M. Benjamin Brawley, commence par déclarer: « *L'Alsace et la Lorraine, la Belgique, les Balkans et même la Russie, tout devient « d'importance secondaire à côté de l'accablante question de la possession et du développement du continent africain. Le nègre, et non point le Belge ou le Russe, est, après tout, le cœur du problème.* » Il est vrai qu'en 1917, quand la Grande-Bretagne n'était pas encore très certaine de pouvoir s'emparer de la plus importante part des possessions africaines de l'Allemagne, M. Lloyd George croyait nécessaire d'affirmer que « *ces colonies seraient mises à la disposition d'une conférence dont les décisions auraient pour premier objectif de satisfaire les vœux et les intérêts des natifs* ». Peu de mois après, M. Wilson parlait dans le même sens. En 1919, l'Angleterre, qui se sentait victorieuse, n'a, croyons-nous, plus songé à s'enquérir de l'avis des natifs. M. Wilson et le peuple américain, qui aiment moins l'hypocrisie, ont encore proposé au Congrès de Versailles de laisser les nègres disposer d'eux-mêmes. Cela fit beaucoup rire à l'époque et on ne tint guère compte de cette suggestion. Mais certains noirs instruits et certains Yankees utopistes n'ont pas oublié. L'auteur d'*Africa and the War* daigné cependant reconnaître lui-même (p. 38) que les nègres sont actuellement trop sauvages pour se gouverner seuls. Cela est bien notre avis.

Le même auteur émet, quelques pages plus loin, des appréciations qui paraissent infiniment moins raisonnables. J'ai déjà rappelé quelles sont les difficultés que suscite, aux Etats-Unis, la prolifique et peu instruite masse des anciens esclaves. Ces nègres, dont les pères durent, au lendemain de la guerre de Sécession, la liberté au président Lincoln, ont accompli depuis lors beaucoup de progrès. Il paraît, d'après un annuaire publié par eux il y a quelques mois, que les noirs d'Amérique, qui ne possédaient, en 1866, que douze mille immeubles, en ont aujourd'hui plus de six cent mille et sont propriétaires de plus de vingt millions d'acres de terres cultivées; à la place de leur vingt mille fermes de jadis, ils en exploitent maintenant un million; le nombre de leurs illettrés, lisons-nous dans une revue, est tombé de quatre-vingt-dix à trente pour cent;

on compte cinq cents écoles et collèges nègres qui sont fréquentés par un million huit cent mille noirs et quarante-cinq mille temples où prient quatre millions et demi de fidèles noirs. Les nègres des États-Unis ont acheté, pendant la guerre, pour deux cent vingt-cinq millions de dollars de bons de la Défense nationale...

Ceci était nécessaire à établir pour comprendre la raison qui fait écrire à M. Brawley, notre auteur, que les Français et les Anglais, épuisés par la guerre et ne trouvant plus d'hommes à envoyer dans leurs colonies, pourraient bien employer un nouveau système qu'il expose ainsi: « Alors le nègre américain, si longtemps proscrit, jaillira soudain, comme l'une des plus importantes activités de la nation. Son record, comme combattant, est bien connu. Durant les trois dernières années, il a su combler très largement le vide produit dans les entreprises industrielles du Nord (des États-Unis) par la cessation soudaine de l'émigration. Maintenant, l'Afrique appelle aussi des travailleurs, non par douzaines, non par centaines, mais par milliers et douzaines de milliers... »

Vous comprenez: M. Brawley est un vrai Américain et, par conséquent, il superpose aisément un côté pratique et utilitaire à son fond de quaker idéaliste: les noirs gênent les Américains; les Européens manquent d'hommes pour civiliser l'Afrique. Eh bien, envoyons les millions de nègres d'Amérique — qui possèdent déjà une teinture de civilisation — vers leurs frères de l'Afrique centrale, dans la terre de leurs aïeux. Ainsi, réunie, forte, autonome et livrée à elle-même, la race de Cham aura conquis, dans la justice, sa liberté; nous retrouvons ici la poussée vers le pan-négrisme. Et notre bon Américain, parlant du peuple noir, ajoute, en une formule qu'il nous semble avoir déjà entendue autre part: « *C'est le peuple choisi de Dieu!* »

* * *

Ne croyez pas que la singulière opinion que je viens d'exposer ici soit celle d'un seul homme. Comme je l'ai dit, l'idée pan-nègre possède des origines lointaines que l'on retrouve, d'une part, en Angleterre et en Amérique, d'autre part, en Ethiopie; et elle s'amplifie. On peut en donner de multiples exemples, et le *Correspondant* dans un article sur « *La question nègre et l'élection présidentielle aux États-Unis* » (25 septembre 1920), la *revue des Lettres* (septembre 1920) et *L'Illustration* (26 mars 1921) en ont parlé récemment. Nous apprenons ainsi qu'il y a une douzaine d'années, M. John Temple Grave proposait une séparation complète entre les noirs et les blancs d'Amérique, avec transport des premiers, soit vers l'Amérique du Sud, soit vers l'Afrique. Mais — objectaient déjà les adversaires du projet — cette conception est peu pratique et priverait les États-Unis de plus de dix millions de travailleurs.

Il est vrai que le major R.-W. Shufeld, du corps de santé de l'armée américaine, découvrait dans *America's Greatest Problem, The Negro*, que l'on pourrait avantageusement remplacer les noirs des États-Unis par « *ces milliers de paysans belges qui sont aujourd'hui sans foyer ou sans moyens de transport à cause des ravages des armées allemandes en Belgique.* » Merci, major! Gardez vos nègres et laissez-nous nos paysans...

Le mouvement pan-nègre, utopiste et inquiétant, s'étend. Les noirs de l'Afrique Orientale Anglaise, réunis à Accra en congrès, ont envoyé à Londres des délégués chargés de réclamer la suppression de toutes les mesures qui entravent le libre essor de leur peuple et ils ont demandé, notamment, la création de lignes de navigation dirigées par eux et à leur usage exclusif.

Ils ont vu leurs théories appuyées, comme il fallait s'y attendre, par M. Edmund-D. Morel, l'ennemi « personnel » de la Belgique et l'adversaire, d'une façon générale, de toute colonisation. Le promoteur de la *Congo Reform Association* vient de publier un livre, *The Black Man's Burden*, qui constitue un réquisitoire violent contre les procédés des blancs en Afrique. M. Morel qui a, autrefois, été aux gages de l'Allemagne, continue l'œuvre de sa vie. L'Allemagne, qui n'a plus un pouce de territoire colonial, va chercher, évidemment, à créer aux Alliés des

difficultés dans leurs possessions d'outre-mer. Elle rencontrera pour cela l'aide des Bolcheviks, des traîtres comme M. E.-D. Morel en Angleterre et des doux utopistes comme le sénateur Lafontaine en Belgique. « Il est impossible, comme l'écrivait très justement M. Henriquet dans un récent article du *Neptune*, il est impossible de ne pas voir de connexion entre les désirs de revanche de l'Allemagne, le plan bolchevique de révolution coloniale, la publication d'un livre tel que le *Black Man's Burden* et le mouvement dont certaines associations nègres sont le siège. »

Aux Etats-Unis, une agitation de race se perpétue et grandit. En août 1920, se tint, à New-York, une session de trente jours de l'International Negro Conférence qui organisa un meeting à Madison Square Garden au cours duquel, nous apprend le *Correspondant*, M. Marcus Garvey, nègre, président de l'*Universal Negro Improvement Association* et des *General African Communities League* dit ceci : « Le temps est venu pour les quarante millions de noirs de réclamer l'Afrique, non pas de demander à l'Angleterre, à la France, à la Belgique, à l'Italie : « Pourquoi êtes-vous ici ? » mais de leur donner l'ordre de sortir!... » Et plus loin : « Nous rédigerons un Bill of Rights pour toutes les races nègres, avec une Constitution pour gouverner leurs destinées.

« La plus sanglante de toutes les guerres est encore à « venir, lorsque l'Europe essayera ses forces contre l'Asie. Ce sera là l'occasion pour les nègres de tirer l'épée pour la rédemption de l'Afrique! »

Un type original que ce Marcus Garvey. Intelligent, relativement cultivé, il est devenu l'apôtre du pan-négrisme intégral. A la fois idéaliste et homme d'affaires, il a lancé une compagnie de navigation, la *Black Star Line*, dont les six millions de dollars de capital ont été entièrement souscrits par des noirs. C'est lui qui est parvenu à concrétiser toutes les tendances vagues qui se manifestaient à travers le monde en faveur des Chamites: depuis le jour où il reçut dans le corps quatre balles de revolver tirées par un exalté, il fait figure de martyr et ses frères de couleur ne discutent plus sa parole. Elle ne manque d'ailleurs point de saveur, cette parole, ni d'audace, puisque M. Marcus Garvey professe que les Egyptiens, les Grecs et les Phéniciens ont emprunté leur civilisation aux noirs et que Jésus-Christ était, sans l'ombre d'un doute, un nègre.

M. Maurice Dekobra, qui a entendu le prophète pérorer en décembre 1920 à New-York, nous a rapporté un de ces discours. Je ne résiste pas, étant donné l'importance qu'a prise la personnalité de M. Marcus Garvey, au plaisir d'en copier un passage: « Mes amis, clamait au milieu d'une vaste assemblée le chef pan-nègre, si nos frères blancs nous aiment, nous les aimerons; mais « s'ils nous haïssent, nous les haïrons aussi. Nous dénonçons aux Anglais le droit de nous exploiter ; nous nous indignons que les Belges brutalisent nos frères africains... Quant aux Français... Nous avons justement ce soir, parmi nous, un noble représentant de ce pays, et nous lui dirons en toute franchise: Que la France nous prouve son libéralisme. Et qu'il fasse savoir aux tirailleurs sénégalais qu'ils ont, en Amérique, des frères assez civilisés pour les initier à la politique européenne (acclamations) ; car, en somme, qui a gagné la guerre? C'est le sang des nègres sur les champs de bataille des blancs. MM. Clemenceau (il prononçait Klemenko) et Lloyd George auraient été bien embarrassés pour finir la guerre s'ils ne nous avaient pas eus (hourras). Oui, mes amis, si les noirs n'avaient pas été là, le kaiser serait aujourd'hui dans le palais de Buckingham « (vociférations, trépignements, cris d'animaux variés). Or, vous savez quelle fut la reconnaissance des blancs, comment ils surent gré aux noirs d'avoir combattu pour leur cause? Ils ne nous donnent même pas un siège à la Conférence de la Paix (grognements désapprouvateurs). Mais ils furent punis par le ciel et expièrent bientôt leur ingratitude. MM. Klemenko, Lloyd George et Wilson s'arrachèrent les cheveux autour du tapis vert (hilarité). M.

Wilson tomba malade et dut rentrer précipitamment aux Etats-Unis. M. Lloyd George fut rappelé en Angleterre par ses bons amis d'Irlande et M. Klemenko, pour passer sa mauvaise humeur, alla tuer des singes en Afrique (ouragan de clameurs joyeuses et de huées d'allégresse). Voulez-vous que je vous dise ce que nous pensons, nous « les pauvres noirs, nous les fils de singes, nous qui portons encore « la queue du quadrumane notre ancêtre? Nous rions de ces blancs infatués et nous leur déclarons que, puisque nous, les gorilles, nous, les crânes pointus, nous étions assez bons pour nous faire tuer sur les champs de bataille européens et pour aider nos... éducateurs!... à gagner leur guerre, ils auraient au moins pu nous accorder cette liberté au nom de laquelle ils s'entre-tuaient... Mais nous avons appris à tuer aussi et, je vous le demande, mes amis": « Que sera-ce donc quand nous nous battons pour notre propre « cause?... »

Ce long verbiage donne le ton tout à fait caractéristique que ces messieurs nègres en sont arrivés à employer dans leurs réunions. Qu'en pensez-vous, poète hindou Rabindranath Tagore, qui nous conseilliez, il y a quelques mois, l'alliance de l'Est et de l'Ouest, préparatoire à celle du Nord et du Sud?

Ah! comme l'on voit que ces noirs, qui appuient si bien la construction de théories sociales et politiques sur le maniement du glaive, appartiennent au pays de M. Wilson!

D'autre part, n'entendons-nous pas Lénine et Trotsky, dans un des manifestes communistes de Moscou, leur faire écho en proclamant: « Esclaves coloniaux d'Afrique et d'Asie, l'heure de la dictature prolétarienne en Europe sonnera pour vous comme l'heure de la délivrance »?

* * *

Ces prêches et ces cris doivent nous intéresser particulièrement, nous autres Belges. D'abord, parce que c'est vers les énormes territoires du Congo que se tournent tout naturellement les regards des pan-nègres, qu'ils aient la peau blanche ou la peau noire. On s'en va répétant que ce domaine est beaucoup trop vaste pour notre capacité coloniale. On rappelle, à la suite de M. E.-D. Morel, de prétendues atrocités. Les nègres américains, au cours des réunions dont j'ai parlé, après avoir chanté leur hymne : « Ethiopie, ô terre de nos ancêtres... » poussaient des huées contre les Belges, en agitant leur étendard noir, vert et cramoyisé. Et le mouvement trouvera peut-être un jour un excellent auxiliaire dans le pan-islamisme, qui lui ouvre les voies et que certains de nos fonctionnaires ne craignent point de favoriser.

Oui, c'est vers le Congo que vont les rêves des pan-nègres. Discrètement, ils étudient déjà le terrain et préparent leur campagne. Sous divers prétextes d'études, ils envoient dans notre colonie des missions auxquelles, selon une courtoise et absurde coutume, le gouvernement belge accorde des facilités extraordinaires qu'il refuse en général à nos nationaux ; car, depuis certaines campagnes menées jadis contre notre administration, on ressent une telle crainte de l'opinion de nos rivaux — ou de nos ennemis — qu'on n'ose rien leur refuser...

C'est ainsi que je tiens de bonne source qu'il se promène actuellement, de par le Congo, une mission américaine poursuivant des études afin de « favoriser l'éducation des noirs ». C'est la mission du Phelps Stokes Fund. Notre gouvernement est-il bien certain que ces messieurs, qui voyagent partout à leur guise, qui racontent ce qu'ils veulent, qui observent ce qui les intéresse et qui « éduquent les noirs » selon leurs propres conceptions, n'ont pas une idée de derrière la tête ?

Trouve-t-on, par ailleurs, qu'il soit vraiment opportun et d'utile politique indigène de laisser des pasteurs nègres accomplir, sous le voile de l'évangélisation, la propagande que l'on devine?

On trouve, en différents centres commerciaux du Congo, une petite publication pan-nègre, rédigée en Amérique, et qui s'appelle *The Negro World*. Comment y arriva-t-elle? N'avons-nous pas vu, dans notre bon Bruxelles même, et notamment au cours des débats du récent Congrès Colonial, des noirs revendiquer, avec un air de suffisance fort réjouissant, les droits

que confère leur très haute conception de la civilisation? C'est ainsi que *L'Avenir colonial belge*, journal qui paraît à Kinshasa, s'étant permis de taquiner un de ces messieurs, nommé Paul Panda Farnana, secrétaire de l'*Union Congolaise* de Bruxelles, celui-ci parvint à se faire interviewer et à répondre, par ce moyen, en deux colonnes de première page de la *Dernière Heure*. Le ton de cette interview n'est pas sans rappeler étrangement celui des paroles que prononçaient, à New-York, les noirs de l'*Universal Negro Improvement Association*.

C'est le même nègre qui envoyait au directeur du *Soir* une longue missive, bourrée de citations hétéroclites — destinées à prouver sans doute une culture étendue — dans le genre de cette phrase extraite des Grands Initiés de M. Edouard Schuré: « Aux temps préhistoriques, c'est la race nègre qui a introduit la civilisation en Europe... »

Ce bon M. Paul Panda, qui possède, paraît-il, ses diplômes d'ingénieur agricole de l'Ecole de Gembloux, a trouvé dans notre pays de précieux auxiliaires dans la personne du sénateur Lafontaine et dans celle de M. Paul Otlet. Ces derniers ont même été jusqu'à offrir aux noirs, que les Etats-Unis ne tenaient plus à voir se réunir chez eux, l'hospitalité du Palais Mondial à Bruxelles, pour leur Congrès pan-nègre.

Le Congrès a pour président M. Biais Diagne, député noir au Parlement français et haut-commissaire pour le Sénégal, et pour secrétaire le docteur W.-E. Burghardt du Bois qui, nous raconte-t-on, est un Américain de sang mélangé français, allemand et nègre, ainsi qu'un des plus fidèles disciples du fameux apôtre Marcus Garvey.

Ce parfait métèque a donné à la *National Association for the advancement of coloured people* des indications intéressantes sur le mouvement pan-nègre. Qu'on me permette une dernière citation : après avoir rendu un hommage ému à M. Lafontaine et à M. Paul Otlet qui, nous apprend-il, est communément appelé « le père de la Société des Nations », M. Burghardt du Bois ajoute, d'après l'*African World* (4 juin 1921) : « Sans aucun doute, une renaissance de la culture nègre s'annonce, et elle sera guidée par l'intelligence et la compréhension. Une indication de cette renaissance est la prochaine publication en Allemagne d'une collection de quinze volumes de littérature nègre, de proverbes, de folklore, de poésie. La publication est l'œuvre de Léo Frobenius et sera intitulée *Atlantis*. »

Il aurait, en effet, été surprenant que pour travailler à la renaissance de la culture nègre {ils ont donc eu jadis une haute culture qu'il est opportun de faire revivre, les noirs?} il n'y eût pas eu quelques Allemands à côté de MM. Lafontaine et Otlet... Comme ces deux personnages doivent envier l'*American coloured* qui possède à la fois du sang français, allemand et nègre! Que voilà donc du vrai internationalisme! Voyez-vous la douce jubilation de M. le sénateur Lafontaine s'il pouvait, un jour, nous prouver qu'il est à la fois belge, allemand, français et nègre?

En dehors du Congrès pan-nègre, M. Paul Otlet a d'ailleurs préparé les plans d'une définitive section des Africains, au Palais Mondial, section qui comprendrait « une documentation dans les quatre formes sous lesquelles se présente toute documentation dans le Centre International ». Des esprits simples pourront évidemment s'étonner de voir un sénateur belge offrir l'hospitalité d'un palais belge aux tenants d'un mouvement dangereux en lui-même parce que tout gonflé d'un naïf utopisme et dirigé principalement contre les nations colonisatrices et, en particulier, contre la Belgique. Mais l'Etat Belge est bon prince...

* * *

Certes, la barrière de couleur, the colour bar, comme disent les gens de l'Union-Sud-Africaine, doit disparaître. Nous admettons, pour notre part, que les préjugés de race sont absurdes. Nous sommes les premiers à vouloir que le sort de la race noire soit amélioré; que là où des abus existent ils soient redressés; que l'on s'occupe de l'éducation, de la formation intellectuelle et — par après — de la liberté des nègres. Mais il faut procéder avec ordre. Et, vraiment, il nous

paraît dangereux que de tendres idéologues, au surplus souvent ignorants de ces questions, aillent, sous le prétexte de « renaissance de la culture nègre » créer des ambitions injustifiées, provoquer des mouvements de xénophobie qui peuvent être périlleux pour toute notre civilisation en Afrique, et fourrer dans la tête de ces dignes noirs qu'en se passant des blancs ils arriveront plus vite au parfait bonheur, dans la plus haute culture.

Tous les peuples qui ont le bonheur de gérer des territoires en Afrique doivent travailler de tout cœur à l'émancipation matérielle des nègres et à leur développement moral et intellectuel.

Nous sommes, répétons-le, très partisans, au Congo, d'un système de gouvernement qui tiendrait compte des coutumes indigènes au lieu de les détruire, qui établirait la collaboration judiciaire des blancs et des noirs, qui se servirait des chefs nègres comme représentants de notre autorité, qui, enfin, ferait travailler un personnel administratif de couleur, devenu l'intermédiaire compétent et responsable entre des Européens peu nombreux et la grande masse de la population. Nous restons, en un mot, et pour reprendre l'heureuse expression du colonel Bertrand au Congrès colonial de 1920, favorables à la politique de collaboration et non à celle d'assimilation.

Mais, dans toutes ces réformes, on doit tenir compte des réalités avant de faire de l'idéologie: vouloir donner à la race noire une autonomie, une autorité, des initiatives dont elle est encore incapable d'user sagement et qu'elle est même incapable de comprendre, serait une absurdité.

Avant tout, il nous faut veiller à ce qu'au nom de principes sentimentaux on n'aille pas saper notre autorité en Afrique. Tout le monde admet que les nègres ne peuvent encore ni se gouverner ni se civiliser tout seuls. Si donc nous abandonnions le pouvoir que nous possédons, il serait bien vite repris par d'autres, peut-être par ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, nous déroulent leurs belles théories. Les noirs ne seraient pas plus libres, mais nos censeurs de Belgique n'auraient plus rien à dire dans la gestion de notre colonie. Est-ce un tel résultat qu'ils cherchent? Car, en fin de compte, — et nous avons de cela quelques exemples récents — l'idéalisme est d'un beaucoup meilleur profit pour le malin que pour le sincère.

Pierre Daye.